

Le double visage d'Elvis

Presley est mort en 1977, et il réalise toujours des records de vente. Ce qui ne va pas de soi. Greil Marcus, au fil d'articles échelonnés sur une quinzaine d'années, recense quelques-unes de ses apparitions en qualité de fantôme, et entreprend d'analyser le sens de cette « obsession », on pourrait croire que c'est réservé aux fans ou, au mieux, aux amateurs de rock. Ce serait méconnaître Greil Marcus, et aussi bien Elvis. Greil Marcus est un de ces (rares) Nord-Américains qui cherchent à comprendre l'Amérique, comme ils l'appellent, dans ce qu'elle a de plus intime, ce qu'on a nommé le « rêve américain », avec tout ce que ça comporte de paradoxes, de contradictions, d'oublis. Et c'est la musique populaire qui lui paraît l'incarner au mieux. Quant à Elvis, ce n'est pas Johnny Hallyday : c'est le premier, le transgresseur radical, et le bon p'tit gars ; c'est l'inventeur, dangereux « bouleverseur », et sa caricature. Elvis, c'est celui qui change la donne, de façon ineffaçable, et celui qui va ensuite s'égarer, se masquer, se renier à ce qu'il semble. Qu'on le sache ou non, on ne s'en est jamais remis.

Ce livre très bel objet, aux illustrations surprenantes, et qui mériterait une traduction plus rigoureuse, est assez exaltant : à la fois par ce qu'il nous dit de Presley et par ce qu'il nous dit de « l'Amérique ». Presley, le p'tit Blanc qui chante comme un Noir, bon, c'est connu, mais est-ce qu'on mesure la folie que ce fut, est-ce qu'on mesure à quel point il y eut une grandeur incroyable, un rêve magnifique, dans cette décision d'unir la country blanche et le blues noir, et de refuser la séparation, et de revendiquer la complète liberté, celle qui épouse le sentiment même d'être en vie, corps et âme, prière et danse, sexe et désordre, harmonie et dissonance, excitation et mélancolie ? C'est cette terre promise-là que fait naître Presley, et c'est irrésistible, et c'est insupportable, comme toutes les émotions qui nous donnent le désir, le besoin d'un monde autre. Surtout quand ce désir est porté par un héros trop beau pour être vrai.

Car Presley, ce n'est qu'un miséreux du Sud, un de ceux qui font rigoler les petits-bourgeois, un inculte, un imbécile forcément. Et en plus, il ne quitte jamais son milieu. Il reste un miséreux riche d'accord, mais avec les goûts de son regrettable milieu. Il sera méprisé, et démolit : un « bouseux » peut-il être un génie ? Allons donc. D'ailleurs,

cette musique populaire peut-elle avoir une réelle importance ? Allons donc. Et en plus, il vieillit mal : il grossit, a l'air hagard, se terre, et, quand il chante à Las Vegas, en cow-boy super-strassé, c'est pathétique. Presley, un génie ? Comme dit Jarmush, le cinéaste : « Il s'est simplement trouvé au bon endroit au bon moment. » Mais bien sûr. Et si, vingt ans après, il hante les journaux, les BD, les refrains, les films, c'est sans doute un hasard malheureux. Non. Presley fut une révolution sensible, et il est un poignant, survoltant symbole de « l'Amérique ».

Parce qu'il réunit dans sa voix les coupables et les victimes. Parce que les « coupables » sont aussi les victimes, les laissés-pour-compte. Parce qu'il chante ce qui a été banni du « politiquement, et chrétiennement, correct », le sexe, la rage, la douleur. **Parce qu'il est double : gentil fils à sa maman, et sauvage.** Beau comme un prince, gras comme un chapon. Marié, bon citoyen, mais irradiant la sensualité et carburant aux petites pilules. Ignorant et balançant une musique souvent indispensable. Double : rocker, et crooner. Incontrôlable, et maté par Hollywood. Représentant le passage de toutes les frontières, et bon petit soldat. Il est le rêve accompli – n'importe qui peut devenir riche et célèbre –, et ce rêve devient cauchemar, parce qu'en s'accomplissant il empêche le vrai rêve d'exister : et le vrai rêve, c'est celui d'être un homme qui tire son énergie de se savoir en exil. Ah, c'est bien de lire Greil Marcus. Il décrypte l'Amérique, l'exotique, l'étrange Amérique, de très américaine façon mais pas versant Disney, non, versant Grand Roman Américain, et il n'a pas peur de prendre le rock au sérieux, ce qui est encore plus subversif, mine de rien. Au fait, Madonna priait pour les soldats américains, Presley en aurait peut-être fait autant : la différence, c'est que Presley a apporté le désordre et la célébration de la dépense anarchique par son chant et son corps, Madonna n'a jamais chanté que l'obéissance aux valeurs dominantes. Et c'est pour quoi il faut lire Marcus : pour saisir la dualité de l'identité nord-américaine. Et awopbopalooobop...

Greil Marcus : Dead Elvis. Chronique d'une obsession culturelle, traduit de l'anglais par Justine Malle. Éditions Allia, 248 pages, 18 euros.